



CLASSIQUES
GARNIER

MAGNOT-OGILVY (Florence), « [Introduction de la troisième partie] », *Le Roman et les Échanges au xviii^e siècle. Pertes et profits dans la fiction des Lumières*, p. 175-176

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-09428-9.p.0175](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-09428-9.p.0175)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2020. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

En raisonnant bien conséquemment, on devrait s'appliquer à donner peu de durée et de solidité aux ouvrages de l'industrie et à les rendre le plus périssables possibles, et à regarder comme de vrais avantages les incendies, les naufrages et tous les autres dégâts qui font la désolation des hommes¹.

Cette remarque de Rousseau figure dans l'une des notes de la sous-section VIII des « Fragments politiques » de l'édition des *Œuvres complètes*. Elle synthétise, en un aphorisme paradoxal, la critique d'une conception du commerce qui vise avant tout la circulation et la vision globale, en faisant passer au second plan ce qu'on appelle aujourd'hui les dommages collatéraux². Rousseau fait entendre ce point de vue global sur les échanges marchands pour en révéler, par le détour de l'absurde, le bord inquiétant : la destruction est le modèle de la consommation et le moteur du commerce mais ce qui est positif du point de vue de la globalité du système peut être tragique pour les individus qui participent de ce système. La remarque de Rousseau invite à réfléchir aux notions de dépense et de destruction qui prennent, dans une vision commerciale du monde et des échanges, une dimension positive : des choses doivent être détruites pour que d'autres puissent être produites, transportées, commercialisées, consommées. Le paradoxe de la destruction productive souligne ainsi l'opposition entre une logique économique qui envisage depuis une position de surplomb la production globale de richesses et une approche morale qui envisage le résultat de la tempête et du naufrage en se plaçant horizontalement du point de vue des individus qui subissent les pertes ou qui sont eux-mêmes perdus puis remplacés.

À l'échelle de l'individu, la destruction est une catastrophe, observée sur autrui ou subie, du point de vue de l'organisation économique en revanche, elle fait office de purge, en pratiquant une saignée salutaire

1 J. J. Rousseau, *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, collection Pléiade, tome III, *Du Contrat social. Ecrits politiques*, 1964, p. 525.

2 On rapprochera cette idée de l'horreur ressentie par les économistes physiocrates pour la dépense gratuite et non productrice. Voir la mise au point qu'en fait Yves Citton : « Rousseau et les physiocrates. La justice entre produit net et pitié », *Études Jean-Jacques Rousseau* n° 11, 1999, « Rousseau : économie politique », p. 161-182. Il est fort tentant d'établir un rapport entre ce refus idéologique de la dépense non productrice et l'idée diffuse de récupération de la tempête qui hante les textes.

au système circulatoire de l'argent et des marchandises. La remarque s'apparente à une mise en garde contre la tendance autodestructrice d'une société de consommation qui multiplie les biens et les besoins et accélère sans fin le cycle de production et de destruction des biens. Pour Rousseau, cet emballement cyclique de la production, de la circulation, de la consommation et de la destruction, manifeste la profonde immoralité du commerce et de l'échange de biens à grande échelle. Si la remarque de Rousseau se moque de cette logique en la poussant jusqu'à l'absurde, elle manifeste également une profonde compréhension des conséquences ultimes des calculs économiques qui présupposent une forme de substituable universelle. C'est cette même angoisse d'une récupération systématique et d'une négation des pertes par le remplacement de ce qui a été perdu que l'on retrouve selon des modalités de représentation différentes dans les textes parodiques et dans des fictions romanesques à la première personne. Les fictions et contes parodiques et les fictions à la première personne, en multipliant les décrochements narratifs et en jouant sur les points de vue individuels dirigent le regard du lecteur, comme le fait le commentaire laconique de Rousseau, vers l'envers de la production, les ombres du profit et les dommages collatéraux résultant des dispositifs romanesques de récupération.